

Un regard inorthodoxe sur la problématique des femmes immigrantes

Élaine TÉOFILOVICI
Centre des femmes de Montréal

Le Centre des femmes de Montréal va célébrer son 21^e anniversaire en janvier prochain. Notre centre a commencé modestement en 1972 sous la dénomination de Centre d'information et de référence pour femmes, dans un bureau de la rue Saint-Urbain à Montréal dans un quartier étudiant et multi-ethnique. Aujourd'hui, devenu un des plus grands centres de femmes au Canada, il offre une multitude de services.

Les services du centre se répartissent en quatre programmes principaux : les services de première ligne, les services aux femmes immigrantes et à leur famille, les services d'orientation et de recherche d'emploi dans les métiers traditionnels et non traditionnels ainsi que des programmes de formation à court et à moyen terme.

Depuis ses débuts, le centre s'est intéressé à la problématique des familles immigrantes. D'une part, nous étions situées dans un quartier multi-ethnique et, d'autre part, les femmes immigrantes formaient à l'époque le groupe le plus démuné sur le marché du travail. Durant les années 1980, les problèmes des femmes immigrantes apparaissent plus urgents avec l'arrivée de femmes des Antilles, de l'Asie (Vietnam), de l'Afrique, etc., bref de cultures autres qu'européennes et judéo-chrétiennes, ainsi qu'avec l'arrivée de femmes très démunies sur le plan de l'éducation et de l'expérience de travail. À cette même époque, on constate l'arrivée d'un grand nombre d'immigrants réfugiés et de femmes

parrainées à cause du climat politique de plus en plus tendu à travers le monde. Le centre, avec ses nombreux services, était donc une ressource importante pour ces femmes nouvellement arrivées qui avaient des besoins multiples. Je désire ici vous souligner que les femmes parrainées et les réfugiées n'avaient pas droit aux mêmes services gouvernementaux que les immigrantes reçues.

Je ne vous apprendrai rien en vous soulignant qu'intervenir auprès d'une femme immigrante, c'est intervenir dans son nucléus familial. La portée de nos interventions atteindra la famille de notre cliente avec certitude. C'est pourquoi, depuis le début, notre philosophie d'intervention a toujours essayé de respecter les besoins énoncés par nos clientes et non ceux définis par des courants de pensée ultra féministes ou uniformisants. Notre intervention donc, tout en ayant une coloration féministe, essaie de tenir compte des caractéristiques personnelles de nos clientes.

Le but de mon exposé est de vous présenter les problématiques que vivent les femmes immigrantes et leur famille et de rendre compte de la compréhension intuitive que nous avons – en tant que centre de femmes – des problèmes de ces femmes.

Je vais tout d'abord vous décrire très succinctement la situation économique des immigrants et immigrantes en vous présentant quelques données.

En 1991, on compte 8,7 % d'immigrants au Québec dont 88,1 % habitent la région métropolitaine montréalaise. Dans les années 1970 et antérieurement, les immigrants provenaient principalement d'Europe, alors que de 1976 à 1986, les vagues d'immigrants proviennent des pays du tiers-monde. À partir de 1986, les immigrants proviennent principalement de pays de la francophonie, c'est-à-dire de Haïti, du Liban, de France et du Vietnam mais aussi de Hong Kong.

En ce qui concerne les femmes immigrantes, elles sont en grande majorité mariées (63 %), 17 % sont célibataires, 13 % sont veuves et 7 % séparées ou divorcées. Elles ont tendance à faire plus d'enfants et à devenir mères plus jeunes que les Québécoises. Chez les Antillaises, la monoparentalité est plus fréquente (40 %) que chez les Nord-Américaines (27 %) ou les Latino-Américaines (23 %). Parmi elles, celles qui vont trouver plus rapidement un travail mieux rémunéré sont celles qui sont bilingues. Selon les données de 1986, les immigrantes nouvellement arrivées vivent un taux de chômage de 25,6 % et, bien qu'on n'ait pas de statistiques plus récentes, on peut supposer que le taux de chômage pour cette catégorie d'immigrantes est monté au-dessus de 33 % depuis la récession, qu'il est donc supérieur de 10 à 15 % à celui de

la moyenne des femmes en général. En fait, alors qu'en 1980, 4 % des immigrants recevaient des prestations de bien-être social, en 1992 ce pourcentage monte à 11,78 %. Bien que la moitié d'entre elles soient diplômées universitaires, elles sont peu représentées dans les professions de cols blancs et surreprésentées dans les secteurs mous et précaires (manufacturier et de services).

La situation des Antillaises est particulièrement difficile puisqu'on retrouve un taux de monoparentalité et de chômage supérieur à l'ensemble de la population immigrante féminine. Ces deux conditions sont d'ailleurs probablement liées l'une à l'autre puisque les femmes chefs de famille sont dans l'ensemble le groupe qui accuse un chômage chronique dans la population active.

La situation des immigrantes montréalaises est donc précaire et plus particulièrement celle des **femmes réfugiées ou parrainées qui n'ont pas accès à certains services de l'État.**

L'EXPÉRIENCE DE L'IMMIGRATION AU FÉMININ

Afin de vous faire comprendre l'expérience de l'immigrante à Montréal, je vous demanderais de participer avec moi à une petite mise en situation. Les hommes devront laisser libre cours à leur côté féminin parce qu'il s'agit de vous mettre dans la peau d'une femme qui immigrer dans un autre pays.

Je vous demanderais donc de faire l'exercice inverse, c'est-à-dire de vous imaginer que vous êtes une femme mariée avec deux enfants et qu'à cause d'une situation exceptionnelle, vous allez immigrer dans un autre pays.

Après six mois de préparatifs, de cours de langue, de recherche à la bibliothèque et de visites à l'ambassade, vous arrivez finalement avec la famille dans votre nouveau pays. Votre mari a un bon emploi qui l'attend et vous avez parlé aux enfants des coutumes et des habitudes de ce pays.

Les enfants ne sont pas contents du tout parce qu'ils perdent leurs amis, mais vous essayez de leur faire valoir tous les bons côtés de vivre dans ce pays : la température, le paysage et ainsi de suite. Vous arrivez en famille et vous vous installez dans un quartier près de la compagnie où travaille votre mari. Après quelques semaines, vous constatez bien que tout est différent de votre pays d'origine : la langue, les coutumes, les rapports sociaux, l'éducation, les rapports entre hommes et femmes, les lois, la nourriture, les soins médicaux, les vêtements, le marché, les structures sociales, les métiers et la façon de les exercer, etc. Les cours pris chez Berlitz ne vous aident pas beaucoup, les gens parlent beaucoup trop vite et cela ne ressemble pas phonétiquement à ce que vous avez appris. Les journées et les mois passent : les enfants se plaignent

souvent, le mari aussi et vous vous sentez drôlement isolée. Vous ne communiquez pas avec beaucoup de gens ; votre mère, votre sœur, vos amies vous manquent. Vous vous sentez déplacée dans votre nouveau pays et, même si votre mari travaille et gagne un bon salaire, les enfants vous arrivent avec toutes sortes de problèmes et de nouvelles habitudes qui vous plaisent plus ou moins.

Vous n'avez personne avec qui communiquer qui puisse vous expliquer un tas de choses, vous perdez des heures et des heures à essayer de vous entendre avec les marchands, la banque, le propriétaire, les vendeurs, les professeurs et ainsi de suite. De plus, les femmes affirmatives et revendicatrices sont mal vues ou ignorées dans ce pays. Vous vous plaignez un peu à votre mari, mais il comprend plus ou moins et semble très préoccupé lui-même par son travail et ses propres problèmes. Vous n'avez plus personne pour vous aider avec les enfants et toutes sortes de commodités vous manquent : le lave-vaisselle, le micro-ondes, le ketchup, les couches, du Raid, etc. Vous faites malgré vous des comparaisons entre votre pays d'origine et celui-ci, et forcément vous êtes de moins en moins enthousiaste. Vous rencontrez enfin une famille de Canadiens ou de Québécois lors d'un souper et partagez avec eux toutes vos frustrations et vos problèmes. Vous apprenez qu'il existe une association de Canadiens et que ceux-ci se rencontrent à tous les mois et organisent des activités... enfin quelqu'un à qui parler ! Vous apprenez ensuite que dans le quartier UNTEL il y a plusieurs familles du Canada et que le marchand du quartier importe du ketchup, des Corn Flakes et du Raid. De plus, dans ce quartier, l'école compte au moins 120 enfants nord-américains et les appartements ont des lave-vaisselle. Quelle merveille !!! Vous faites des pressions sur votre mari pour déménager dans le quartier UNTEL. Vous déménagez, vous êtes contente d'avoir résolu quelques-uns de vos problèmes. Vous voilà rendue dans un ghetto nord-américain.

Vous cherchez du travail pendant un an, mais ça n'aboutit à rien même si vous connaissez la langue assez bien maintenant. Tout le monde s'est intégré – le mari, les enfants –, mais vous, vous êtes vraiment insatisfaite. Le ménage et la bouffe, ça n'a jamais été votre vocation. C'est la déprime et vous ne savez plus comment vous en sortir. Les relations à la maison vont mal : votre mari et les enfants trouvent que vous avez changé, que vous bougonnez et critiquez plus souvent qu'autrement. Vous souffrez mal les comparaisons de votre mari avec les femmes d'ici qui, **elles**, s'occupent bien de leur famille. Vous êtes confuse et découragée devant tous ces changements et ce que vous croyiez être votre rôle à l'époque. Tout ce que vous faites depuis plus d'un an, c'est de vous occuper des autres pour que tout aille bien pour eux, mais vous, personne ne vous aide. Votre mère et votre sœur vous manquent terriblement ; vous pleurez souvent la nuit seule et vous vous demandez ce que vous allez faire de votre vie.

L'immigrante qui arrive à notre centre en est souvent au point où elle se sent complètement isolée socialement et ressent des dysfonctions avec sa famille.

J'espère que vous aurez conclu de cet exercice que les femmes qui viennent d'une culture très différente de celle du pays d'accueil ont à faire face, non seulement à des problèmes de valeurs, mais aussi à des problèmes très terre à terre reliés au bien-être de la famille : la nourriture, l'hygiène, la santé, l'éducation, les vêtements, le compagnonnage des enfants, la religion, les coutumes, l'organisation des activités et loisirs, etc. Une femme a plus souvent qu'autrement le rôle de voir à ce que tout aille « comme sur des roulettes ». Plus souvent qu'autrement, elle s'occupe d'intégrer tout son monde sauf elle.

Le premier mouvement de l'immigrant est d'aller vers le ghetto parce que là il retrouve des moyens de communication connus, des facilités qu'il n'a pas ailleurs et un entourage qui comprend ce dont il parle. Pour la femme immigrante, le ghetto est le premier endroit où elle aura l'occasion de parler et de ventiler ses problèmes de famille et de se faire un réseau d'amies qui la dépanneront avec les enfants à l'occasion. Elle pourra créer des liens assez forts et y demeurer longtemps. En fait, la difficulté majeure citée invariablement par les femmes immigrantes est la perte de la famille étendue, ce qui est lourd de conséquence pour elles.

Si j'avais à classer en catégories les problèmes cités les plus fréquemment par les femmes immigrantes qui viennent au centre, je citerais les catégories suivantes en ordre d'importance :

- la perte de la famille étendue,
- les pressions à changer de rôle et de valeurs et
- les difficultés économiques et sociales.

La famille étendue existe dans la majorité des pays d'où proviennent nos immigrantes et elle comprend toute la parenté et s'étend jusqu'aux voisins, voire même à la communauté. Cette famille voit à aider à la résolution de problèmes financiers, de couple, d'éducation et de la famille. L'entraide fait partie des mœurs et des coutumes, et l'école est une institution d'autorité qui, plus souvent qu'autrement, fait une large part dans l'éducation des enfants. Une fois arrivée ici, la femme immigrante qui auparavant partageait ses responsabilités de mère avec tout un réseau familial et institutionnel se voit parachuter l'ensemble de toutes les responsabilités parentales et de bien-être de sa famille. Le deuil de sa propre dépendance vis-à-vis de tout ce réseau n'est jamais fait ou se fait très tard parce que les besoins de la famille sont tellement grands et que les premières années se passent exclusivement dans l'action de la résolution de problèmes urgents.

En perdant tout ce réseau d'aide, elles doivent arriver à trouver un mode d'organisation de type plus nucléaire. Même à l'intérieur du ghetto, les relations sont moins étendues que dans le pays d'origine. Sa principale adaptation se fera donc dans ce sens et elle tentera de garder un semblant d'ordre dans la famille tout en créant des liens fragiles avec l'entourage. Les relations avec la société d'accueil resteront longtemps sur la glace parce que cette dernière exerce déjà des pressions très fortes sur les enfants pour modifier les valeurs et coutumes familiales. Les enfants développent alors souvent une « schizoïdie culturelle », des comportements et valeurs conformes à deux milieux distincts : celui de la famille et celui des pairs.

Les enfants mêmes seront des agents de changement pour la famille. Ils reviendront à la maison avec toutes sortes d'informations, d'idées, de conceptions et de comportements qui amèneront soit des changements dans le nucleus familial, soit des conflits assez importants. Peu importe l'issue, ils seront des agents provocateurs pour la famille et, bon gré mal gré, ils forceront les parents à transformer certaines de leurs valeurs.

Les femmes passeront toutes par une période d'ambivalence quant à leur rôle et à leur identité propre. Elles oscilleront entre le désir de s'émanciper et celui de maintenir le statut quo. Cette période est d'autant plus accablante que leur confusion déséquilibrera époux et enfants. Alors que l'homme a un rôle assez universel, l'immigrante voit reluire devant elle une image de femme très différente : pourvoyeuse, égale, économiquement autonome, émancipée, affirmative et indépendante. Les conséquences de faire des choix ne sont cependant pas très claires, et elle peut effectivement faire des choix inappropriés et lourds de conséquence.

Les femmes qui avaient déjà une carrière dans leur pays sont beaucoup moins sujettes à ce type de problématique et, en général, elles vivent moins de confusion quant à leur rôle de mère et d'épouse. Les difficultés qui primeront chez elles après les premiers mois sont celles rencontrées au niveau économique et la perte du statut social. La plupart devront se débrouiller pendant des années dans des postes inférieurs à ceux qu'elles occupaient dans leur pays pour éventuellement retrouver un équilibre social et économique. Les immigrantes qui ne travaillent pas sont par contre celles qui auront tendance à demeurer plus isolées et cantonnées dans un rôle traditionnel. Elles seront portées à apprendre très peu la langue du pays et, en général, à s'intégrer beaucoup plus lentement. Leur statut différera donc peu de celui qu'elles avaient dans leur pays d'origine, mais elles seront aussi moins actives socialement et souffriront d'isolement.

L'INTERVENTION AU FÉMININ

Plus tôt, je parlais de la conception qu'ont nos intervenantes de la problématique des femmes immigrantes. Je vais donc partager avec vous nos réflexions.

Au centre, nous n'abordons pas les problèmes de ces femmes avec une vue sociologique traditionnelle. En d'autres mots, pour nous, la provenance, la religion, le statut social, les coutumes, les attitudes sont tous secondaires. Ils font partie du problème de ces femmes, mais n'en sont pas la source. Le problème réside à notre avis dans la perte des moyens conséquente à l'immigration.

En effet, les comportements et stratégies qui leur permettaient dans le pays d'origine de maintenir un pouvoir, un contrôle et un statut sont remis en question dans le pays d'accueil. Les pressions sociales, la perte des ancien(ne)s allié(e)s que formait la famille étendue et la confusion éprouvée devant les multiples bouleversements familiaux et socio-culturels font périlcliter la forteresse.

En général, peu importe que ces femmes soient issues d'une société matriarcale ou patriarcale, elles avaient développé des moyens plus ou moins latents de récupérer un pouvoir déguisé dans le couple et un statut familial valorisant. Ce mode latent de pouvoir s'inscrit, il va de soi, à l'intérieur des paramètres culturels de la société, dans la dynamique du couple et les autres formes qui régissent nos comportements.

Ainsi, les femmes immigrantes nous interpellent pour les aider à retrouver des moyens différents, dans une société différente et un système familial différent.

En définitive, ce que nous considérons important, et c'est ici que se situe notre intervention féministe, c'est d'aider ces femmes à retrouver leur pouvoir et leur statut par des moyens qui leur permettent de garder un équilibre fluide entre deux cultures.

Bref, il ne s'agit pas de les « refaire » sur un modèle nord-américain, mais de leur permettre d'accéder à des solutions nécessaires à une vie équilibrée.